

DELMAN

LA
TUEUSE
AU
KATANA



© DELMAN, 2019

© Éditions Plumes du Web, 2019

82700 Montech

www.plumesduweb.com

ISBN : 979-10-97232-59-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« En tout homme, même le meilleur,
sommeille une bête sauvage, sans loi,
qui relève la tête dans ses rêves. »*

Socrate

1.

Accroupie sur un muret délabré par le temps et le manque d'entretien, je laisse mon regard dériver sur la ville qui s'étend en contrebas. La nuit s'effiloche lentement, cédant la place à des filaments lumineux, prémices d'une aube nouvelle. Elle n'a aucune chance de gagner ce combat. J'aime beaucoup assister à ce spectacle. Le ciel se teinte d'une palette multicolore, unissant des ors et des mauves dans une superbe harmonie. C'est comme une bouffée d'air frais dans mon existence compliquée.

Mes pérégrinations nocturnes m'ont conduite en un lieu reculé que je n'ai jamais foulé, moi qui pensais connaître New York par cœur. À la poursuite d'un Yoni, une créature surnaturelle, je me suis éloignée du centre-ville pour me retrouver ici, dans un cimetière abandonné depuis des années, voire des siècles. Immobile depuis plusieurs minutes, je guette le moindre bruit qui me permettra de localiser ma proie.

Cela fait presque une heure que je la poursuis. Devinant que je la rattrape, elle a sans doute songé qu'un endroit désert serait un terrain idéal pour notre affrontement. Je ne me leurre pas. Ces créatures ne se laissent jamais prendre vivantes.

Un frémissement sur la droite attire mon attention. Dans les herbes hautes et les vestiges en ruines, ombragés de toutes parts, il est difficile de distinguer quoi que ce soit. En dépit de mes capacités hors pair et de ma longue expérience des Yonis,

je ne possède pas de vision infrarouge. Seul mon instinct me guide. Je me sens épiée. Je n'ignore pas que mon adversaire se terre quelque part et attend le moment propice pour passer à l'attaque.

— Je sais que tu es là !

Le silence me répond.

Une brise légère vient balayer mes cheveux attachés en queue de cheval. Je hume discrètement l'air. Aucune odeur, impossible de ressentir les émanations de mon ennemi. Il se dissimule avec maestria. Mais ce n'est que partie remise. Tôt ou tard, il fera bien une tentative d'approche qui le condamnera.

Je ne manque pas de patience. Voilà déjà plus de douze ans que je mène cette vendetta contre ces êtres aux pouvoirs dangereux. Cachés au sein de la population le jour, ils reprennent leur forme démoniaque la nuit et laissent libre cours à leurs instincts primaires. De nombreuses personnes ont été victimes de leurs exactions. Moi, la première. Et les agressions se multiplient dramatiquement depuis plusieurs semaines. À cause d'eux, j'ai tout perdu.

Un mouvement furtif sur la gauche me permet d'anticiper le coup. D'un bond prodigieux, j'effectue un saut en arrière et évite de me faire écraser par une patte monstrueuse. Décontenancé par mon esquive, mon adversaire émet un grognement contrarié. Alors, je me redresse, implacable.

Le Yoni qui me fait face est classé en catégorie trois. L'échelle de puissance établie par l'organisation va de un à cinq. Les deux dernières restent assez rares. En douze ans, je n'ai combattu qu'une fois un Yoni de niveau quatre. Et je n'étais pas seule. À ce stade, un Yoni dégage tellement de force que cela devient difficile de mener un affrontement à un contre un. À moins de posséder un pouvoir incommensurable.

La créature s'avance à pas lourds. Acculée, elle a quitté son apparence humaine pour retrouver sa véritable nature. Une gigantesque silhouette au torse massif, surmontée d'une tête

de taureau aux traits vaguement humanoïdes. Deux cornes recourbées partent de ses oreilles et dardent vers le ciel leurs extrémités aiguisées. Ses muscles saillent et des veines rougeâtres parcourent sa peau en un réseau dense. Une espèce de cuirasse ceint son poitrail, elle semble formée par sa propre chair. Sur sa face, deux puissantes dents retroussent ses lèvres en une grimace effrayante. Il se dégage de cet être une force incroyable.

Un ignato, pensé-je.

Une bonne prise. Je n'en ai pas combattu depuis des années. D'ordinaire, un *ignato* préfère vivre en dehors des villes. Les grands espaces conviennent mieux à sa silhouette massive. J'ignore donc pourquoi celui-ci rôde dans les parages.

Ses prunelles noires et rusées se posent sur moi avec dégoût.

— La tueuse au katana ! chuinte-t-il entre ses dents.

— C'est moi !

Un rictus étire mes lèvres. Pas besoin de faire les présentations. Ma réputation me précède et c'est une bonne chose. La peur demeure un excellent moyen de déstabiliser un adversaire. Et celui qui m'observe ne semble pas comprendre comment il est possible qu'une femme aussi jeune et mince que moi puisse être l'ennemie numéro un de son clan.

Je plisse les yeux, attentive. Exécutrice au sein d'une organisation gouvernementale, je traque et supprime sans relâche tous les Yonis que l'on me désigne. Sans aucun état d'âme. Mon palmarès s'avère impressionnant. En dépit de ma jeunesse, je suis la meilleure tueuse formée au cours des dernières années. Une adversaire impitoyable, à l'esprit vif, dotée d'aptitudes extraordinaires, à tel point que l'organisation qui m'emploie m'a recrutée quelques semaines à peine après mon dixième anniversaire. Malgré mes dons certains, j'ai été formée durant plusieurs années avant d'être autorisée à effectuer ma première mission.

Au cours de ces années, on m'a appris à tuer avec une

brutalité efficace, à traquer une proie, et inculqué le maniement des armes, les arts martiaux et les dernières technologies en date. Je suis même capable de m'introduire dans un système informatique protégé par une sécurité de niveau militaire pour y consulter des dossiers ou installer un virus au besoin.

— Je vais te réduire en miettes ! gronde le Yoni.

— Ils disent tous ça...

D'un geste ample et gracieux, je saisis le manche de mon arme : la lame de mon katana glisse avec aisance le long du fourreau en bois. Je la fais tourner entre mes doigts, elle exécute une danse silencieuse. Des rayons lumineux étincellent sur le métal froid. Lorsque je m'en sers, elle devient le prolongement de mon bras, une extension de ma rage. Forcée dans un matériau indestructible, elle peut couper n'importe quelle surface.

Alors que mes compagnons préfèrent le plus souvent des semi-automatiques adaptés ou des mitraillettes, je fais figure d'exception en ayant recours à ce type d'armes blanches. Pour la plupart, elles se révèlent inutiles et encombrantes. Ce n'est pas mon avis. Je les trouve bien plus fiables que les pistolets, susceptibles de s'enrayer au plus mauvais moment.

Le jour où, au terme de plusieurs années d'entraînement intensif, on m'a demandé de choisir mon équipement pour patrouiller, j'ai aperçu ce katana, relégué au fond d'une armoire. Il moisissait sans doute là depuis des années. Je suis devenue un objet de raillerie lorsque je m'en suis emparée. Mais de ce que les autres pensent, je me moque. Entre ce katana et moi, c'est presque un coup de foudre. Comme si nous étions destinés à vivre ensemble. Nous nous sommes adoptés.

Mes détracteurs ont bien vite effacé les sourires narquois de leurs faces lorsque j'ai effectué de puissants moulinets sans jamais avoir appris son maniement. Des années durant, je me suis exercée. Sans relâche. Plusieurs heures par jour. Les progrès n'ont pas tardé à me hisser au rang d'adversaire respectée.

J'ai développé bon nombre de techniques complexes et d'enchaînements sous le regard indéchiffrable de mon père. Désormais, ma lame peut arrêter les balles en plein vol ou renvoyer des attaques magiques. Elle est également capable de fendre l'acier le plus rigide ainsi que d'autres matières telle la roche sans aucun problème.

— C'est quand tu veux ! lâché-je, moqueuse.

Genoux fléchis, je tiens mon katana levé en position défensive. Le métal entre mes doigts me rassure. Dur et froid. Indestructible. Un compagnon fidèle.

— Je ne te crains pas ! gronde le Yoni.

Pourtant, tu empestes la peur ! Elle suinte par chaque pore de ta peau.

C'est la même chose à chaque fois. On se présente, on se lance deux ou trois injures, on se bat, et je les tue. Une routine qui me convient. Je ne suis pas là pour faire la conversation.

Je le jauge durant quelques secondes, estimant le défaut de sa cuirasse. Trouver le point faible de son adversaire. C'est ce que l'on apprend en formation. C'est aussi une question de survie.

— Libre à toi ! répliqué-je.

D'une rapide impulsion, je m'élançe. Sa patte se lève, prête à m'écraser. Mes réflexes, aiguisés par de nombreuses années, discernent la coupe du vent. Je penche la tête et évite les griffes tandis que ma lame s'abat sur la jonction de sa cuirasse, au niveau de l'aîne. Il pousse un bref cri et sa patte revient en sens contraire. Je n'ai que le temps de me reculer pour ne pas finir en bouillie.

J'ai l'avantage de la taille et de la vitesse. Il a pour lui une force colossale, rendue plus puissante encore par sa colère. Je dois profiter de celle-ci pour le déséquilibrer. La maîtrise des sentiments reste un point crucial dans mon travail. Ne pas s'emporter, garder la tête froide en toutes circonstances. Car les émotions mènent à la mort.

Les émotions sont pour les faibles ! pensé-je.

Anzo martèle souvent ces paroles lors de nos entraînements. Selon lui, il faut se débarrasser de tout sentimentalisme. Agir en machine de guerre implacable. Opposer la concentration d'un bon soldat à l'instinct débridé de ces créatures. J'ai bien appris mes leçons, peu de choses me perturbent. Leur ôter la vie ne me pose aucun problème. Je me comporte comme on me l'a enseigné.

Une fois encore, sa patte griffue racle le sol pour me faucher, déplaçant pierres et poussières dans ma direction. Virevoltant à la manière d'une danseuse, je profite de la difficulté de mon adversaire à se mouvoir pour glisser sur le côté et lui asséner un coup au niveau de ses impressionnants mollets. Une entaille apparaît. La lame de mon katana tranche sa chair avec aisance.

Il pousse un rugissement incroyable et pivote. Comptant sur le fait que sa blessure et sa masse l'entraveront, je n'ai pas pris pas assez de recul. Mon corps entre en contact avec son poing et une douleur cuisante résonne dans ma poitrine. Je me retrouve projetée contre un mur en ruines quelques mètres plus loin. Ma tête heurte violemment les pierres désolidarisées qui s'effondrent sur moi. Une douleur fuse dans l'ensemble de mon être.

Allez ! Debout !

Ne pas rester immobile est une question de bon sens dans ce type d'affrontement. En dépit de la souffrance, mon corps se redresse. Je vais afficher de beaux hématomes, demain. J'essuie du pouce le filet de sang qui coule de ma lèvre fendue. Mon arme tournoie dans ma main en de menaçants moulinets.

— Cette fois, tu m'as énervée ! grondé-je.

Il ricane.

— Je t'attends, tueuse !

— On verra si tu riras encore dans une minute.

Je prends appui sur mes jambes et m'élançe à pleine vitesse. Mes aptitudes physiques sont un plus que je ne néglige pas : vitesse, endurance, force. Elles m'ont sans doute sauvé la vie à

plusieurs reprises. Je bondis comme une acrobate et je me réceptionne sur un bâtiment à demi effondré, avant de me propulser vers lui. À l'instinct, j'évite de me retrouver éventrée par ses cornes aiguisées et, ma lame mortelle projetée en avant, je lui assène un coup puissant, accompagnant mon geste d'un hurlement sauvage.

Elle sectionne son bras en une seule fois. Le sang gicle. Il lâche un grognement, regarde son moignon d'un air surpris et se rue sur moi, déchaîné. Tout Yoni qu'il soit, son courage est à saluer. Ainsi que sa détermination à me faire périr.

Je dois effectuer un repli rapide lorsqu'il fonce droit sur moi en rugissant, bien décidé à me pulvériser contre le mur le plus proche. Tel un taureau de corrida, je le laisse venir à moi avant d'exécuter un saut arrière afin de me mettre hors de sa portée. Mon katana bien au chaud dans le fourreau, je profite pour lui lancer deux de mes poignards qui se trouvent enchâssés dans de fins étuis le long de mes avant-bras. Une simple traction du poignet me permet de les éjecter selon mon désir. Ils se fichent dans son corps massif. Je devine que cela ne lui occasionnera pas de graves blessures, mais ce petit tour me fait gagner du temps. Largement ouvertes, les puissantes mâchoires révèlent ses crocs incurvés, tachés d'écarlate. De la salive glisse en abondance de ses babines retroussées.

Pas à dire, il est résistant. Il me faudra mettre les bouchées doubles pour en finir. Et j'ai hâte. L'excitation du combat me rend vivante parce que le bon droit est de mon côté.

Je prends une seconde pour inspirer profondément. Ma tactique pour le supprimer de manière définitive en tête, je jauge le meilleur angle d'attaque. Je sais que je n'aurai pas de seconde chance. Si je me plante, il me broiera comme un fétu de paille.

— Dis adieu à la vie, Yoni !

Je m'élançe de plein front. Bien que blessé, il s'ancre dans le sol pour me faire face. Au dernier moment, je pivote sur le côté pour me retrouver à hauteur de sa gorge. Déstabilisé, il perd de

précieuses secondes. Elles lui sont fatales. En effet, ma lame s'insère dans sa chair et la taillade avec force et dextérité.

J'atterris en douceur sur sa droite. Au bout de mon arme s'écoule un liquide écarlate. Je me retourne vers mon adversaire : un épais filet de sang apparaît à la commissure de ses lèvres. Sa main griffue effleure sa bouche, comme s'il doutait de ses sensations. Il lève vers moi un regard déjà hagard avant de s'écrouler de tout son long dans un nuage de poussière.

Je le considère une minute, le temps de reprendre mon souffle. Cette fois, c'en est fini de lui. Une joie presque malsaine m'envahit. Encore un de moins sur cette terre. Je fais bouger mon cou pour tester mes articulations et me soulager de la tension qu'apporte chaque affrontement. D'un geste sûr, je range mon katana dans son fourreau après l'avoir essuyé. Il ne me sera plus d'aucune utilité ce soir.

J'appuie sur mon oreillette. Encore un gadget né des laboratoires secrets de l'organisation. Une voix inquiète me vrille aussitôt les tympans.

— Elle ! Bordel ! Tu étais où ? Je me suis fait un sang d'encre !

Je grimace.

— Calme-toi, Adrian.

— Ben voyons ! Si c'était aussi simple !

Je souris. Adrian me sert de relais lorsque le « gibier » se trouve assez remuant. Nous avons été partenaires durant notre formation. Il me connaît mieux que personne. Pour des missions de chasse comme celle-ci, il reste en permanence relié avec moi par le biais de cette oreillette dernier cri. Elle tient également lieu de traceur, au cas où les renforts devraient intervenir. Ça ne s'est jamais produit pour le moment, mais il vaut mieux rester prudent.

La voix courroucée d'Adrian s'élève à nouveau :

— Arrête de jouer à la guerrière solitaire ! grommelle-t-il.

— La mission est accomplie. N'est-ce pas le plus important ?

— Ouais...

— N'oublie pas : un bon Yoni est un Yoni mort, murmuré-je.

— Tu philosopheras plus tard. J'envoie l'équipe de nettoyage.

— OK.

Il y a un léger grésillement dans mon oreille, puis la communication s'interrompt. Je m'agenouille devant le corps inerte de mon ennemi à la recherche de mes poignards. Une fois localisés, je les récupère et frotte leurs lames avant de les ranger dans leurs étuis respectifs.

Sans me presser, je m'installe sur le muret. Mon regard dérive sur la ville endormie à mes pieds. La plupart des gens ignorent les batailles qui surviennent près de chez eux. L'organisation prend garde au maximum à ne pas impliquer les civils. Il arrive parfois que l'un d'eux soit pris entre les deux parties, des dérapages ont déjà eu lieu des années auparavant, mais Anzo veille à ce que rien ne vienne perturber le bon déroulement des opérations.

J'ai passé les douze dernières années de ma vie à tuer des monstres, infiltrés dans notre monde. Et la guerre est loin d'être terminée.

Je lève mon visage vers le ciel.

Je ne suis rien.

Je ne suis personne.

Recueillie plus morte que vive après une agression, personne ne misait sur ma survie. Personne sauf Anzo. Il a cru en moi. En dépit des plaies qui constellaient mon corps, je lui ai donné raison et j'ai retrouvé des forces. Seul mon esprit reste opaque. Il m'est impossible de me remémorer mon passé. Mon enfance, ma famille, mes parents, ma propre identité, j'ai tout oublié.

La rage qui me consume, cette perpétuelle recherche d'une trace infime de mon ancienne existence, a éloigné les gens de moi. Je n'ai pas d'amis. Juste des collègues. Je suis isolée dans ce monde. D'ailleurs, je vis même dans une espèce d'immense bunker souterrain. Cet endroit est à la fois ma maison, le

laboratoire de l'organisation et aussi son centre névralgique.

De tous les soldats, je suis sans conteste la meilleure.

Au fil des ans, j'ai appris à réfléchir comme les êtres que je tue. Pour pouvoir les pourchasser avec efficacité, je me suis imprégnée de leurs pensées. J'ai passé des heures à les observer, à comprendre leur motivation. Ce qui fait de moi une excellente traqueuse.

Non, la meilleure !

2.

Assise dans le Range Rover de l'organisation, je laisse mon esprit se vider de toute pensée. Au travers des vitres teintées, je n'aperçois pas grand-chose de l'extérieur. Quelque part, je m'en fiche, ce n'est pas ma préoccupation du moment. Pour y vivre quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je connais par cœur la moindre aspérité des hauts murs de ciment.

Je tends mes jambes pour me soulager des crampes qui ne manquent pas de les parcourir, après chaque duel. Mon corps courbaturé n'aspire qu'à prendre un peu de repos. Le combat, même s'il a été bref, a laissé des traces. Certes, je récupère plus vite que la moyenne, mais cela ne veut pas dire que je suis invulnérable. C'est bien là l'ironie du destin.

Du pouce et de l'index, je pince l'arête de mon nez, afin de calmer la migraine naissante. Soumis au stress de l'affrontement, mon esprit se manifeste à moi de la plus désagréable des manières. Comme à chaque fois.

— Nous arrivons.

D'une voix égale, le chauffeur de la voiture m'informe de notre entrée dans le bâtiment qui abrite les locaux de l'organisation. Pour y pénétrer, il faut parcourir un long tunnel creusé dans le sol sur plusieurs kilomètres. Des lampes attachées à intervalles réguliers courent le long du plafond. Parvenus devant une large porte en acier blindé, les véhicules

s'immobilisent. Le chauffeur tape une suite de chiffres sur le digicode. Après quelques secondes d'attente, les battants s'ébranlent et s'ouvrent dans un ignoble grincement. Les 4x4 s'engouffrent dans l'immense hangar souterrain. Il y règne une activité fébrile. C'est ainsi à chaque retour de mission. Tout le monde connaît son rôle et s'affaire à sa tâche sans s'occuper d'autrui.

Je descends du véhicule sans hâte. Personne ne m'adresse la parole. Je suis à la fois un objet d'admiration et de crainte. Je sais que la plupart de mes collègues se demandent comment une fille comme moi peut mettre à terre les Yonis les plus féroces avec un simple katana.

Je suis bien incapable de leur répondre.

À pas lents, je rejoins la sortie qui conduit aux quartiers privés des combattants.

— Bon retour à la base.

Je m'arrête et pivote pour dévisager celui qui s'est exclamé d'une voix profonde. Je croise une paire d'yeux sombres abrités sous des sourcils broussailleux. Le visage de l'homme qui m'observe ne sourit pas. Ses cheveux bruns, coupés courts, dégagent une face taillée à coup de serpe. Sa mâchoire puissante et son nez busqué laissent entrevoir un caractère de meneur. Impression d'autorité confortée par le tee-shirt qui moule son large torse et son pantalon kaki.

Je hoche la tête.

— Merci.

Il me rend mon salut. Mon père adoptif est une de ces forces de la nature que l'on rencontre peu. Un imposant guerrier de presque deux mètres entièrement constitué de muscles, qui recèle au plus profond de lui une volonté de fer et une haine implacable envers tout ce qui n'est pas humain.

Si je suis en vie aujourd'hui, c'est à lui que je le dois. En plus de me donner un toit et une nouvelle famille, il m'a appris à me surpasser, à croire en moi et à surmonter mes frayeurs. *Oui, je lui dois tout...*

— Bravo, me félicite-t-il simplement.

— Pas de quoi.

Ni lui ni moi ne sommes très prolixes. Anzo a beau être mon père, il reste constamment maître de ses émotions. C'est de lui que je tiens ma propre retenue. Nous n'avons jamais couru dans les bras l'un de l'autre pour nous étreindre ni échangé de paroles mielleuses. Ce n'est vraiment pas notre genre.

— Elle ?

Je me retourne.

— Oui ?

— N'oublie pas de passer voir le docteur Kells pour ton traitement.

Je souris.

— Oui, bien sûr.

Il hoche la tête et se replonge dans la contemplation de ses hommes.

Sans rien ajouter, je sors du hangar bruyant et longe un étroit couloir de béton. Un réseau complexe de tuyauterie court le plafond. Ici, l'esthétique n'est pas de mise. Pas de couleurs ou de tableaux. Que du gris à perte de vue. Depuis le temps que je parcours ces couloirs, je ne m'en formalise plus. Mes pas me conduisent à un espace plus chaleureux. Enfin, si on aime le blanc partout. Parvenue devant une porte vitrée, j'inspire avant de frapper.

Une voix masculine me répond.

— Entrez !

Je pousse le battant et m'engouffre dans la pièce. Un homme, présent à mon arrivée, se retourne. Âgé d'environ quarante ans, il me salue avec un sourire crispé. Je ne m'en offusque pas, ce type est toujours stressé. Je le connais depuis presque dix ans et il ne se déride jamais. Peut-être a-t-il peur de moi ?

— Bonjour, Elle.

— Bonjour, docteur. Anzo m'a demandé de passer, déclaré-je d'un ton monocorde.

— En effet, oui. Nous n'avons pas eu le temps de te prélever du sang lors de notre dernière entrevue. Tu n'ignores pas qu'il est important de tout contrôler afin d'adapter ton traitement.

— Je sais.

Sans rien ajouter, je me dirige vers le siège prévu à cet effet. J'ôte mon fourreau et le pose non loin de moi. Tandis que le médecin s'affaire avec son matériel de prélèvement, je remonte la manche de mon tee-shirt jusqu'au pli du coude.

Le rendez-vous avec le docteur Kells reste un incontournable dans ma vie. Surtout depuis qu'on m'a diagnostiqué une maladie incurable, ce virus, cette anomalie. Je ne sais pas vraiment comment nommer ce qui empoisonne mon existence. Car on ignore d'où provient cette saloperie qui me ruine la santé. Est-elle présente depuis ma naissance ? Vu mon amnésie, je suis bien en peine de répondre à cette question.

À ce jour, aucun médicament ne peut l'enrayer. Mon père adoptif a engagé la meilleure équipe médicale pour mettre au point un semblant de soin et éviter que cette cochonnerie ne gagne du terrain. Je m'en sors plutôt bien pour le moment. À force d'exams, le docteur Kells a réussi à créer un traitement miracle qui me permet de vivre une existence presque normale. Mais à chaque fois que j'oublie d'ingurgiter ces foutues pilules, mon esprit s'embrume. Des élancements douloureux vrillent mon crâne comme si une perceuse s'amuse sans fin à me tourmenter. Alors, j'ai l'impression que mon corps charrie du métal en fusion dans mes veines. C'est assez difficile à soutenir, même pour quelqu'un d'aussi résistant que moi.

Dans les cas de manifestations extrêmes, le docteur Kells m'a prévenu des risques que je pouvais encourir. Hallucinations, faiblesse musculaire, dégénérescence cérébrale... Bref, rien de réjouissant. Sans l'équipe des chercheurs de l'organisation, je serais sans doute morte depuis longtemps, terrassée par cette saloperie. Je suis une survivante. Dans tous les sens du terme.

Du moins, tant que je prends mes pilules.

À côté de ça, je dois m'astreindre à un régime très strict. Ainsi, je n'ai pas le droit de manger de viande. Mon organisme ne le supporte pas. Pour éviter la perte de nutriments essentiels au bon fonctionnement de mon corps et à la préservation de mes muscles, je me nourris de barres vitaminées et de tofu. L'alcool m'est interdit de même que toute forme de sucrerie. Je ne peux pas dire que ça me manque vraiment. J'en ai oublié le goût et la texture.

Je dois également astreindre mon corps à une activité physique régulière et intense. Course de vitesse, musculation, simulations de combats, maîtrise des armes... Je n'arrête jamais. Cela ne me dérange pas outre mesure et m'aide à passer le temps. Au fil des années, je suis devenue une athlète accomplie.

Le pire, en fin de compte, reste mon isolement.

À cause de cette maladie, je ne peux pas vivre au sein de la société. Le contact avec les gens pourrait se révéler fatal pour eux. Mes équipiers à la base ont tous reçu une injection spéciale. Elle leur permet de ne pas développer de symptômes. Il aurait été impossible de vacciner la population mondiale rien que pour un seul individu. J'ai donc été contrainte d'habiter entre les murs de l'organisation. Je ne côtoie que les employés qui y travaillent et encore, nous nous limitons à des échanges strictement professionnels.

Ainsi se déroule mon existence au sein de ce complexe.

Et j'oublie le plus incroyable. Il est interdit d'évoquer sa vie privée, de sortir entre collègues ou même de montrer des photos. Tout est dépersonnalisé au possible. Les dirigeants de l'organisation estiment que trop d'interactions entre les membres des différentes équipes peuvent nuire au bon fonctionnement des missions. Nous sommes préparés à perdre l'un d'entre nous lors de chaque traque, ignorant par avance à quelle créature il nous faudra nous frotter.

Pour adoucir cette vie de recluse, Anzo a fait aménager mes quartiers avec un peu plus de confort que les autres. Je

possède sans doute la DVDthèque la plus fournie de New York : un écran plasma dernier cri occupe un pan complet du mur. Et je dispose d'une petite salle adjacente, spécialement agencée comme un dojo pour mon usage personnel. En de très rares occasions, mon père partage ses repas avec moi, sa position en tant que chef de l'organisation monopolisant la majorité de son temps.

Notre relation me convient. Ce n'est pas comme si nous étions tous deux expansifs. Je n'aime pas les démonstrations d'affection ou les regards larmoyants. Je n'en ressens pas le besoin non plus. Mon manque d'empathie s'avère un plus dans mon activité. Il me permet de rester froide et professionnelle en toutes circonstances.

Ayant terminé ses préparatifs, le médecin s'avance jusqu'à moi.

— Alors, comment te sens-tu aujourd'hui ? demande-t-il d'une voix neutre.

Je hausse les épaules.

— Courbaturée.

— Mais encore ?

— Comme quelqu'un qui vient de supprimer un Yoni de niveau trois.

— Je me doute bien. Mais je parle de ton état général.

— En forme.

— Pas de nausées ?

— Non.

— Pas de céphalées ?

— Non.

Il consigne avec soin mes réponses sur un feuillet. Celui-là aussi rejoindra les centaines d'autres dans l'armoire réservée à mes résultats. Des années de relevés croupissent dans de gros dossiers.

— Très bien. Je vais prendre ta tension.

Il appose un brassard sur mon biceps et appuie sur la poire pour le faire gonfler. Lorsque la pression se relâche, il fronce

les sourcils.

— 16/9. C'est élevé, mais étant donné que tu viens de te battre, ça rentre dans la normale. Allez, au tour de la prise de sang.

Il pose son bloc sur une étagère et s'empare du garrot qu'il noue au-dessus du pli du coude.

— Tends le bras, serre le poing.

Toujours les mêmes mots. Les mêmes gestes. Je connais toute la procédure par cœur. Il se retourne pour saisir une seringue sur un plateau métallique. Tandis que l'aiguille perce ma peau, mon esprit vagabonde.

Récemment, les Yonis se sont aventurés au-delà des limites dans lesquelles ils se tiennent cantonnés d'ordinaire. Ces déplacements sont-ils un indicateur de quelque chose ? Je sais bien que tôt ou tard, un leader se dressera sur le chemin de l'organisation. Ces créatures recèlent en leurs rangs tellement de démons puissants. Ce n'est qu'une question de temps pour assister à leur émergence. Certaines rumeurs mentionnent la présence d'un niveau quatre ou cinq, mais personne n'a pu confirmer cette information.

Personnellement, cela m'importe peu. Je me contenterai de les éradiquer comme à chaque fois. Sans m'interroger davantage. C'est ma vie.

— Passons à l'examen général.

Je me déshabille et reste en sous-vêtements. Avec professionnalisme, le docteur prend mes mensurations : taille, poids. Encore quelque chose de banal. Je n'ai pas de problème avec la nudité, ayant toujours subi ces visites approfondies depuis que le diagnostic est tombé, douze ans auparavant.

— Qu'en est-il de vos menstruations ?

— Comme d'habitude.

C'est-à-dire, rien du tout. Deux jours à peine par mois. Encore une anomalie. Voilà qui ne me surprend plus.

J'ai enduré de nombreuses analyses et on m'a même ponctionné plusieurs ovules pour comprendre ce qui clochait. Les

conclusions ne se sont pas fait attendre. Ma maladie détraque complètement mon système hormonal.

Le docteur Kells hoche la tête à plusieurs reprises et s'abîme dans une intense réflexion. Je pousse un soupir.

— Je peux y aller ?

Ma question paraît le reconnecter à notre monde.

— Ah ! Oui, oui. J'ai tous les prélèvements dont j'ai besoin. Je te tiendrai au courant des résultats.

Je me rhabille et esquisse un geste de la main.

— OK. Au revoir, docteur Kells.

— Au revoir, Elle.

Sans un regard en arrière, je quitte la pièce et longe à nouveau le couloir étroit avant de bifurquer vers un espace plus sombre. Au fond, une porte m'attend. C'est avec soulagement que je la pousse pour entrer chez moi.

Enfin, *chez moi* est un grand mot pour désigner cet endroit. Mais au moins, je m'y sens à l'aise et libre. Je dépose religieusement mon katana sur son présentoir, puis saisis ma bouteille d'eau entamée et avale quelques gorgées. Ce faisant, je prends conscience de la propreté douteuse de mes habits. Une bonne douche me fera du bien.

Direction la salle de bains. Je laisse choir mes vêtements au sol au fur et à mesure de mon avancée. Une fois parvenue dans la pièce, je suis nue. D'un geste assuré, je détache mes longs cheveux. Ils croulent sur mes épaules en une vague soyeuse. Le miroir me renvoie l'image d'une jeune femme assez jolie, à la silhouette presque parfaite. Du bout de l'index, je lisse mon visage à la peau claire sur lequel se dessinent de grands yeux bleu-gris, un nez droit et fin et une bouche pulpeuse. Plus bas, mon regard dérive sur une poitrine généreuse, une taille mince, des hanches larges et des cuisses galbées. Oui, je ne suis pas vilaine du tout à contempler si on excepte la brûlure qui se trouve sur mon ventre. Un souvenir de mon enfance perdue. Une marque que je porte dans ma chair et dont j'ignore l'origine. Elle fait partie de moi. Infligée par un Yoni, d'après

Anzo.

Je secoue la tête pour chasser ces pensées de mon esprit et m'enferme dans la cabine de douche XXL. On pourrait tenir à trois dans cet espace. Une autre folie de mon logement. Lorsque le liquide chaud glisse sur mon corps fourbu, je rejette le visage en arrière en poussant un profond soupir. De longues minutes s'écoulent. L'eau détient toujours le pouvoir de me détendre après une mission de ce genre.

Quelle nuit !

Je saisis le gel et en déverse une dose généreuse au creux de ma paume. Nulle fragrance ne vient chatouiller mon nez. Pour éviter aux Yonis de nous repérer à l'odeur, nos produits d'hygiène corporels, synthétisés au sein du laboratoire de l'organisation, ne dégagent aucun parfum. Au contact du liquide, une mousse blanche apparaît. Lorsque j'en suis abondamment recouverte, je me glisse sous le jet chaud et me rince.

Une brève sensation de fraîcheur me parcourt, puis deux bras forts encerclent ma taille. Je ne tressaille pas, ayant détecté sa présence bien avant. Un corps musclé se colle au mien. Je m'y appuie en toute confiance. Des mains froides se mettent en mouvement et entreprennent de caresser mon abdomen, de remonter sur mes seins pour en titiller les pointes.

Je murmure :

— Que me vaut cette visite ?

— Je viens vérifier si notre meilleur élément se porte bien, réplique une voix grave.

Les doigts glissent vers mon bas-ventre et effleurent mon intimité. Sous ce frôlement audacieux, je me cambre.

— Oh ! C'est juste mon matériel qui t'intéresse ?

— Bien entendu. Tu n'ignores pas que je reste professionnel en toutes circonstances.

— Comment l'oublier ? grogné-je.

— Mmmhh ! Il me semble deviner un soupçon de contrariété. À quoi songes-tu ?

Je secoue la tête, mes paupières closes tandis que quelque

chose de dur se presse contre mes fesses. D'humeur provocante, j'ondule contre lui. Il pousse un grognement et ses doigts s'enfoncent dans mes hanches.

— Je ne sais pas, moi. Tu pourrais t'inquiéter de savoir si je n'ai pas été blessée.

— C'est une requête officielle ?

— Je n'ai pas rempli le formulaire adéquat, mais je suis certaine que tu ne verras pas d'objection à faire les vérifications de base...

— Ne t'en préoccupe pas, je vais m'y employer.

Je ralentis le débit de l'eau et je veux pivoter pour lui faire face, mais il m'en empêche.

D'un geste autoritaire, il plaque mes mains sur la paroi de la cabine et caresse ma chute de reins avant de me pencher en avant. Ce geste me fait frissonner. C'est sa position préférée. Sa manière de me faire l'amour aussi.

Adrian et moi avons une liaison depuis presque six mois maintenant. Personne n'est au courant au sein de l'organisation. Même pas mon père. *Surtout* pas lui ! S'il apprenait que ses deux meilleurs agents s'envoient en l'air, il nous tuerait. Et ça, c'est l'option la plus sympa.

— Tu es prête ? demande-t-il d'une voix rauque.

Son sexe se place à l'entrée de mon intimité. Je peux déjà le sentir s'immiscer doucement en moi. Cette sensation agréable me fait imaginer par avance le plaisir qui en découlera. Je m'exclame :

— Viens !

Obéissant, il me pénètre en une seule poussée.

Il ressort avant de m'emplir à nouveau. Sa peau frotte contre la mienne dans une étreinte sauvage et libre, sans aucune barrière entre nous. En effet, pas besoin de s'encombrer de préservatif. Je ne risque rien. De nombreux tests ont démontré ma stérilité. Encore une conséquence de cette foutue maladie qui me pourrit la vie.

Cela m'arrange. Je ne suis pas du genre à vouloir fonder une

famille, habiter en banlieue dans une maison de cité et pouponner en attendant le retour de mon conjoint. Et visiblement, Adrian partage mon avis. Nous n'avons jamais envisagé de nous installer ensemble ou de nous marier.

— Bordel, c'est bon ! grogne-t-il.

Ses coups de reins sont profonds et puissants. Les mains agrippées sur mes hanches, il me pilonne avec force. Des gémissements franchissent mes lèvres au fur et à mesure qu'il m'envahit. Je sens naître au fond de moi une étincelle de plaisir. Elle enfle au fur et à mesure tandis que les va-et-vient de mon amant s'accroissent. Mon corps s'en trouve projeté d'avant en arrière au rythme de ses assauts. Vu son excitation, il ne tardera pas à jouir.

Adrian n'est pas doux. Il me fait l'amour avec passion. Et vigueur. Je suppose que c'est de cette façon que tous les couples agissent. Après tout, il est celui à qui j'ai offert ma virginité et le seul qui a souhaité me connaître.

Il me soulève à nouveau, s'enfonce au plus profond de mon intimité en grondant. Son corps se contracte, une ultime fois, et il se répand en serrant les dents pour ne pas crier. Nous restons ainsi quelques secondes tandis que les spasmes qui le secouent se calment.

— Désolé, bébé. Je ne pouvais plus tenir.

Sa voix laisse transparaître sa confusion. Il a bien senti que mon orgasme a avorté du fait de sa propre jouissance. Je ne réplique pas immédiatement, trop occupée à me redresser.

— Tu m'en veux ? demande-t-il en se retirant.

— Non.

Satisfait de ma réponse, il hoche la tête, actionne à nouveau le jet d'eau chaude à pleine puissance et s'y faufile pour se savonner presque en sifflotant.

Je considère son torse musclé sur lequel glissent des centaines de gouttelettes. Sur son épaule, je discerne un tatouage représentant deux tibias croisés avec une paire d'yeux de chaque côté. Le symbole de l'organisation. Je porte le même.

Adrian est un très bel homme. Un mètre quatre-vingt-cinq, des cheveux noirs et un regard sombre. Il est cultivé et intelligent. Dévoué corps et âme à son travail. Il a deux ans de plus que moi et lors de notre apprentissage, il a été mon équipier. Il se montre peu loquace sur ses sentiments, mais je sais qu'il tient à moi. Après tout, n'est-ce pas lui qui a fait le premier pas ? Cela signifie donc qu'il éprouve quelque chose à mon égard pour se mettre ainsi en danger et braver l'interdit d'Anzo.

J'aurais dû me sentir heureuse.

Oui, j'aurais dû...

Alors, qu'est-ce qui cloche chez moi ?

Il doit deviner le poids de mon regard sur lui, car, après avoir versé du gel au creux de sa paume, il m'agrippe avec douceur et entreprend de me laver. Je me laisse faire. Chaque moment partagé ensemble et volé à l'organisation doit être savouré.

Suis-je amoureuse de lui ?

Je l'ignore.

J'adore passer du temps en sa compagnie. J'apprécie ce que je ressens quand il me touche. Nous avons beaucoup de goûts en commun. Mais, si je veux me montrer sincère, je sens qu'il me manque quelque chose. C'est un sentiment indéfinissable. Une impression de vide. Chaque fois que je désire m'en ouvrir à lui, je perds tout courage, ce qui est rare pour quelqu'un d'aussi assuré que moi.

Les questions attendront. Lorsque nous avons fini de nous sécher, il se rhabille sans rien dire. C'est toujours ainsi. Comme une mécanique bien huilée. Adrian n'est pas du genre à converser, il va droit au but. Ce qui m'a séduite chez lui commence à me peser. En tee-shirt, appuyée contre le chambranle de la porte, je l'observe : il finit de passer ses chaussures.

— Tu restes ?

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Oui, je le sais. C'est chaque fois pareil. Adrian ne s'attarde jamais dans mes quartiers. Je ne peux pas le lui reprocher. Nous avons décidé de faire preuve de prudence et de ne pas attirer l'attention de nos collègues sur notre couple. Mais en certaines occasions, cette situation devient difficile à supporter. Comme ce soir.

J'aurais aimé qu'il demeure plus longtemps à mes côtés. Que l'on se love sur mon lit pour échanger à cœur ouvert. J'ignore d'où me vient ce sentimentalisme soudain.

— On se rattrapera la prochaine fois. Promis !

— Bien sûr.

Il m'embrasse vite fait et quitte la pièce sur un clin d'œil complice.

Je garde les yeux rivés sur la porte un moment interminable avant de soupirer et de m'avachir dans mon canapé. Puis je m'empare de la télécommande et lance un DVD.

Encore une fois, je reste seule...

3.

Assise en tailleur sur le sol, en brassière de sport et legging noir, je me focalise sur ma respiration. La méditation relaxe mon corps, vide mon esprit de toute pollution et me permet de me détacher. De me sentir en harmonie avec mon moi profond. C'est un exercice que j'aime pratiquer.

L'organisation possède du matériel dernier cri pour offrir à ses membres la possibilité d'être de parfaits petits soldats en forme. Le sport revêt une très grande importance : pour rivaliser avec les Yonis, il faut toujours se maintenir au top. La moindre défaillance se trouve sévèrement sanctionnée.

Seule dans la vaste salle, les paupières closes, je tends mes sens à l'extrême, les poussant à leur paroxysme. Un par un, je trie les informations qui me parviennent. Pour débiter, je mets l'accent sur mon ouïe. Mes oreilles peuvent identifier des sons lointains, inaudibles pour la plupart des humains. Une aptitude dont j'ai toujours fait preuve, mais qui s'est accentuée au fil des ans.

Si je me concentre suffisamment, je devine aussi le moindre déplacement d'air sur ma peau. Ces deux perceptions – l'ouïe et le toucher – sont celles que j'ai le plus développées. Et cela rend les choses intéressantes. De fait, j'expérimente des ressentis inédits.

J'ignore pourquoi je possède une telle prédisposition. Est-ce

de naissance ou juste une des nombreuses répercussions de ma maladie sur mon organisme ? D'ailleurs, que peut m'apporter cette espèce de sixième sens ? Pour l'exercer, je dois être détendue. Impossible donc de m'en servir au cours d'un combat. Même le docteur Kells ne comprend pas son origine.

J'expire un long moment. Pour me relaxer complètement, je chasse loin de moi ces éternels questionnements. Ça me prend de temps en temps et...

Zen ! Inspiration ! Expiration !

Je refoule mes interrogations dans un coin de ma mémoire. Lorsque mon cerveau se met en mode recherche, je m'embrouille et cela me perturbe.

Merde ! Voilà que je recommence !

Avec fermeté, je récupère le contrôle de mes pensées et relâche la pression qui circule dans mon corps. Peu à peu, un intense bien-être m'envahit. Je reprends mon exploration sensorielle. En dépit de l'épaisseur des murs, je parviens à entendre certains bruits. Je ne suis pas assez douée pour capter de manière audible des conversations complètes. Cependant, je me pousse un peu plus chaque fois que j'en ai l'occasion. De cela, je n'ai touché mot à personne. Kells ne connaît que le haut de l'iceberg. Le reste, je le garde pour moi.

Ça ne marche pas !

J'ouvre les yeux.

Décidément, ce n'est pas un jour propice à la relaxation. Je me sens bien trop nerveuse pour me concentrer sur la durée. Tant pis !

Je me dirige d'un pas assuré vers un panneau et tape un code : un mur complet recouvert d'un arsenal impressionnant apparaît. Sans perdre de temps, je m'empare de plusieurs poignards. Au fond de la salle, à plus de vingt mètres, des cibles surgissent du sol. Je fais tourner ma tête, dans un mouvement lent, assouplissant ainsi les muscles de mon cou.

D'un geste rapide du poignet, je laisse l'arme filer entre mes doigts et crever le silence, puis une seconde, et ainsi de suite.

Tout nouveau bruit sourd m'indique clairement que j'atteins le centre à chaque lancer.

— Pas mal ! murmuré-je.

J'arrive encore à m'améliorer après tant d'années, preuve que je suis loin d'être au top. La précision de mes tirs s'affine. Je peux prétendre à mieux. Les lancers suivants me confortent dans mon impression. Après de longues minutes, je stoppe : le moment est venu de passer aux choses sérieuses. J'habille mon poignet d'un bracelet en 3D, l'affichage holographique apparaît dans la seconde. J'actionne aussitôt un bouton bleu : une paroi glisse et une silhouette massive s'en extirpe.

L'organisation dispose de robots ultra-perfectionnés. Des machines à l'allure humanoïde programmées pour les guerres. Grâce à une oreillette, je peux en changer l'aspect ainsi que les caractéristiques. La base de données interne regroupe tous les Yonis que nous avons affrontés.

Le combat à mains nues s'avère indispensable pour garder la forme et les réflexes au plus haut niveau. Pour moi, il s'agit d'une routine plaisante, qui se révèle nécessaire. Le docteur Kells m'encourage souvent à me dépasser. Pas à renfort de « vas-y » ou « c'est bon pour toi ». C'est beaucoup plus subtil et professionnel. Du style : « un travail corporel intense sur la durée pourrait contribuer à un apport non négligeable de molécules stimulant les défenses naturelles de ton organisme, ainsi qu'à l'élimination des toxines qui, *a contrario*, sont diffusées par le traitement chimique. » Je traduis ce charabia médical par un entraînement quotidien soutenu sous peine de voir la maladie progresser.

Grrr ! Voilà que mes pensées déraillent encore !

Décidément, ce n'est pas une bonne journée.

Sur mon ordre, le robot prend la forme d'un assaillant humain. Je me positionne aussitôt, tous les sens en alerte. J'ai enclenché le mode maximum. Aujourd'hui, je ne travaille pas, je peux donc me permettre de récolter quelques coups.

Je m'applique dans l'heure qui suit à répéter mes postures

et mes techniques. Mon adversaire ne me ménage pas et en retour, je ne retiens pas mes attaques. Je feinte, roule, saute, esquive, sans prendre de repos. Mon endurance se situe au-delà de celle de mes collègues, mais j'ai mes limites. Ma respiration saccadée prouve que je me suis donnée à fond. J'en avais bien besoin.

Ce déchaînement d'énergie me permet de me purger de ma propre souffrance. De la colère qui gronde en moi. J'ai beau considérer l'organisation comme ma famille, je sais qu'il me manque quelque chose. Un désir que je ne parviens pas à formuler. Durant un temps, la présence et les attentions d'Adrian ont pallié ce vide. Mais depuis quelques jours, il m'est revenu en pleine tête comme un boomerang.

Et le fait de ne pas identifier ce souci me plonge dans un état de frustration rarement ressenti. La méditation réussissait toujours à me détacher de mon mal-être. Mais plus maintenant. J'ai le pressentiment que quelque chose d'important se met en place, pourtant, je ne parviens pas à poser de mots sur cette sensation.

Où ? Comment ? Qui cela concerne-t-il ?

Cette incertitude accentue ma mauvaise humeur.

Baissant la tête, j'évite un coup de poing de mon adversaire. Je riposte aussitôt. Mes paumes s'écrasent sur le crâne du robot, pulvérisant ce qui lui sert de mémoire. Les lumières de ses yeux clignent un instant avant de s'éteindre. La carcasse métallique s'effondre au sol avec fracas.

Merde ! J'y suis allée un peu trop fort. Anzo va encore me réprimander.

Je jette un coup d'œil aux caméras et esquisse un sourire contrit. Je sais par expérience que toutes les pièces du complexe, hormis les quartiers privés, sont pourvues d'un système de surveillance dernier cri. Anzo exige de connaître tout ce qui se passe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On lui rapportera sans nul doute mon dernier exploit. Impossible pour moi de prétendre que le robot souffrait de défauts. Si je continue

à détruire le matériel, je vais me retrouver au placard. Anzo ne finasse pas avec ça. Et si je ne peux plus me battre, je vais devenir folle. C'est ma raison de vivre. Je contemple la carcasse désarticulée sur le sol en soupirant. Les réparations engendrent un coût supplémentaire et ce n'est pas ma maigre paye qui pourra rembourser les dégâts. Même si je ne dépense rien de ce que je gagne. C'est quand même le deuxième robot que je réduis en miettes. Je vais encore devoir rédiger des tonnes de paperasses. *Pfff!* Rien qu'à y penser, j'en ai la migraine.

Je soupire de plus belle. Quand la journée commence mal, il y a peu de chance pour qu'elle se poursuive mieux.

Sans me presser, je m'empare de ma serviette et éponge mon front en sueur. Je vide une bouteille d'eau pour me désaltérer. Puis je saisis la carcasse métallique et la dépose dans un coin. Enfin, je tape mes codes sur le bracelet en 3D pour signaler l'incident. Nul doute que je serai convoquée sous peu dans le bureau de mon père. En attendant, je me sens inutile. Les patrouilles s'opèrent par roulement. Parfois, certaines unités sont rappelées en fonction du niveau de l'adversaire. L'équipe le plus souvent sur la brèche est celle du nettoyage. Son travail consiste à enlever toute trace suspecte pour le commun des mortels, car nul ne doit soupçonner la présence de ces créatures. L'enjeu se révèle trop important. Un mouvement de panique s'avérerait plus difficile à endiguer que l'attaque de quelques Yonis eux-mêmes.

Faire partie de l'équipe de nettoyage est assez tranquille, sauf si transporter des boyaux et des chairs mortes de démon, parfois en décomposition, la plupart du temps explosées, vous donne envie de vomir. Oui, pourquoi pas ? Si je n'avais pas eu cet instinct de tueuse chevillé au corps, ça m'aurait plu. Le sang et les cadavres ne m'effraient pas. Ma sensibilité ressemble à celle d'un bulldozer en pleine action. Je ne suis pas une « petite nature » qui tourne de l'œil au moindre souci. Ma force et mes capacités hors normes me relèguent au rang de bête curieuse. Certains de mes collègues masculins en

semblent même un peu inquiets. Personnellement, leur opinion m'importe peu.

Et puis, pas la peine de m'illusionner, le travail d'équipe, ce n'est pas pour moi. Trop de danger pour tous à cause de ma foutue maladie. Je garde l'espoir que le docteur Kells découvre un jour un moyen définitif de me guérir. Cela prendra peut-être des années. Voire toute ma vie. En attendant, je dois suivre ma route et faire ce que je fais le mieux. À savoir : exterminer des Yonis.

Je me dandine sur place. Encore une fois, mes pensées ont trop pris le large, elles me déconcentrent. J'inspire profondément. Partant du principe que ce n'est pas de ma faute si le matériel fourni ne supporte pas le choc, je glisse ma serviette sur mes épaules et sors de la salle d'entraînement. La journée est bien avancée et la plupart des membres vaquent à leurs occupations. Je longe plusieurs pièces emplies de monde sans m'arrêter pour saluer. Pas d'amis, pas de liens. Telle est la loi.

En passant devant la salle de contrôle, je perçois une agitation soudaine. Des exclamations s'entendent du couloir. Cela arrive parfois lorsque le Yoni poursuivi se montre plus rétif que prévu. D'habitude, je n'y prête aucune attention. Nous sommes tous triés sur le volet pour intégrer l'organisation. L'endurance physique et la résistance mentale s'avèrent être les points les plus importants – en dehors de la motivation – pour pouvoir devenir traqueur. Des années d'entraînement intensif nous permettent de renforcer nos aptitudes naturelles. Le maniement des armes et les connaissances théoriques sur nos ennemis font partie des cours dispensés par nos scientifiques.

Ce n'est qu'après plusieurs années que nous sommes autorisés à nous rendre sur le terrain. Dès lors, les équipes déployées en extérieur sont habilitées à intervenir, par n'importe quel temps ou dans n'importe quel lieu. Un leader et un renfort, composé de deux unités mobiles en stationnement aux alentours du point de signalisation. Et généralement, les choses se

passent bien, nous déplorons peu de pertes.

Il n'y a donc rien d'anormal à cette animation. Mais cette fois, sans me l'expliquer, je m'arrête. Mon regard glisse sur les personnes présentes dans la salle, visibles derrière les grandes vitres. Parmi elles, je discerne une chevelure sombre et un homme de profil, concentré sur un écran. Je serre les mâchoires. Adrian.

Il se démarque des autres par sa stature. Et aussi par le fait que je le connais de manière intime. Mes yeux se risquent à effleurer son torse moulé dans un tee-shirt noir et ses jambes dissimulées sous un treillis de la même couleur. Aux pieds, il arbore sans doute sa sempiternelle paire de rangers. La tenue officielle de l'organisation.

Discrètement, je me tends, aux aguets. Les sourcils froncés, il porte une oreillette et aboie des ordres à ses subordonnés. Une certaine fierté m'envahit : mon amant est le bras droit d'Anzo. Sa capacité à s'impliquer dans chaque traque, son sens de l'honneur, son dévouement à la cause, lui ont permis de se hisser auprès de mon père. Cette place, tous en rêvent. Adrian s'y maintient depuis deux ans déjà. Preuve de son habileté à naviguer en eaux troubles. Car Anzo n'est pas le genre d'homme à se contenter de promesses : seuls les résultats lui importent. Il ne manifeste de la joie que quand nous lui ramè-nons un cadavre supplémentaire de Yoni. Et encore, il ne faut pas s'attendre à des éclats de rire. Non, juste une tape sur l'épaule dans le meilleur des cas. Oui, Anzo n'est pas du tout expansif.

Je n'ai jamais su s'il avait des raisons personnelles d'en vouloir aux Yonis pour les détester avec autant de férocité. Lorsqu'il m'a recueillie, j'étais si mal en point que le fait d'être vivante a supplanté toute autre considération. Mon énergie, je l'avais consacrée à ma propre guérison. Et puis, même si je lui manifeste une reconnaissance sans bornes pour ce qu'il a fait pour moi, Anzo demeure quelqu'un d'impressionnant. Durant tout ce temps, je n'ai jamais eu le courage de le questionner.

Les années filant, cette préoccupation s'est trouvée reléguée au second plan.

Tandis que je reste plantée comme une cruche, Adrian se tourne en passant une main dans ses cheveux dans un geste qui trahit sa nervosité. Ses yeux croisent les miens durant une seconde. Il ne manifeste aucune surprise à me voir là. Néanmoins, notre liaison demeurant secrète, personne ne doit pouvoir s'imaginer quoi que ce soit entre nous. Il fait donc comme si j'étais une étrangère. Son attention se reporte sur un écran géant devant lui. Sur ce dernier apparaissent, en pointillés de couleurs différentes, les membres des diverses escouades en intervention. Parfois, des caméras embarquées permettent de juger de la situation, mais visiblement les hommes sur les lieux n'en portent pas.

Maintenant que j'ai été repérée, il aurait été idiot de ne pas m'avancer. Je le fais donc d'une manière tout à fait professionnelle. Mon ouïe détecte le problème. Vraisemblablement, une des équipes sur le terrain se trouve en difficulté.

— On a besoin de renfort ! crépite le haut-parleur.

Je tends l'oreille, puis sans regarder mon amant, m'informe :

— De quoi s'agit-il ?

Personne ne jugera anormal que nous discussions ensemble. Ni que je le questionne. Nous avons été partenaires durant notre apprentissage et j'occupe la première place du podium de l'organisation en ce qui concerne la traque des Yonis. C'est pourquoi, en plus de ma maladie, je me déplace seule avec une unité mobile pour appui.

— Un niveau trois ! répond Adrian d'une voix neutre. L'équipe de Knox ne parvient pas à le supprimer.

Du regard, je scrute leur progression. Les échanges semblent assez violents. Les unités mobiles paraissent incapables de suivre le leader.

Mauvais !

Mon instinct me hurle qu'il faut intervenir au plus vite.

Knox est un traqueur chevronné et je suis étonnée de le savoir en difficulté. Une idée germe dans mon cerveau. Je me tourne vers Adrian.

— Et où se trouve Trask ?

— En mission à l'extérieur.

Je hausse un sourcil interrogateur. Trask est le meilleur agent de l'organisation. Après moi, bien sûr. Il manie un fouet métallique spécialement créé pour la chasse aux Yonis. Si moi, je passe pour quelqu'un de froid et de sarcastique, Trask, lui, est un sadique. On le surnomme le Boucher : il aime massacrer pour le plaisir. Les orgies de sang, c'est sa came. Il lui faut son overdose d'hémoglobine pour être satisfait. Anzo ne fait appel à lui qu'en dernier recours.

Une communication grésille tout à coup. La voix essoufflée d'un homme, entrecoupée par une mauvaise réception, retentit.

— Besoin... de renfort ! Rectification : il s'agit d'un niveau quatre. Sujet de niveau quatre. Je répète : sujet de niveau quatre !

L'expression des membres présents se rembrunit légèrement. Sans perdre son sang-froid, Adrian se tourne vers moi.

— Il va falloir que tu y ailles.

— Je ne peux pas intervenir sans ordre direct.

Je vois ses mâchoires se crispier.

— Elle ! lance une voix profonde. À toi de jouer !

Je pivote pour découvrir Anzo derrière moi. Les bras croisés sur son torse, il se tient droit à l'entrée de la salle. Sans doute nous observe-t-il depuis un moment. Il me décoche un bref signe de tête que je lui rends. Un sourire apparaît sur mes lèvres. Mes articulations craquent.

Chouette ! J'avais besoin de me défouler. Ce petit impromptu est ce dont je rêvais pour me détendre complètement.

— J'y vais.

— Rendez-vous en zone de départ dans dix minutes ! ordonne Adrian.

— OK !

Sans un regard en arrière, je quitte la pièce au pas de course tandis que mon amant prend déjà des dispositions. En quelques foulées, je rejoins ma chambre. Juste le temps de me doucher, de m'armer et ce sera bon. Même si, plus tard, je reviendrai sans doute couverte de sang, je mets un point d'honneur à me présenter propre avant chaque mise à mort. De plus, ma sueur est un indice pour mon adversaire. Je dois donc l'effacer au mieux. Rien ne doit être laissé au hasard.

Lors de chaque affrontement, je risque ma vie. Et je n'ai pas l'intention de la perdre aujourd'hui. Surtout pas face à un niveau quatre ! Au contraire ! Me mesurer à un ennemi de cette stature m'excite.

J'expédie ma toilette en quelques gestes rapides avant de me diriger nue vers ma garde-robe. Je plonge au-dedans pour y saisir ma tenue de combat. Un pantalon, un tee-shirt et une veste. Le tout en noir. C'est ma couleur préférée et celle de l'organisation. Pratique pour se fondre dans l'ombre ou bondir la nuit de toit en toit. J'enfile vite fait mes habits, puis j'attache mes étuis sur mes mollets et sur mes cuisses. Dans chacun d'eux, je glisse mes poignards après avoir vérifié leur tranchant. Face au miroir, je coiffe mes cheveux en une queue de cheval haute et impeccable. Je noue ensuite le fourreau de mon katana sur mon dos puis je sors l'arme avec dévotion.

La lame brille de mille feux. Je la soupèse afin d'évaluer le poids de son manche et son point d'équilibre. Elle est parfaite. Je fais danser l'épée en quelques mouvements techniques. Au creux de ma main, j'ai la sensation de retrouver une amie. Son contact chaleureux me rassérène. D'un geste souple, elle regagne son fourreau. Je souris à mon reflet. Je suis fin prête !

Encore une fois, j'ai l'occasion de supprimer une de ces créatures malfaisantes qui a détruit ma vie. Je ne vais pas m'en priver. Comme d'habitude, je me montrerai sans pitié. Tout en rejoignant les autres, je me répète comme un mantra :

Un bon Yoni est un Yoni mort !